

Une clown-thérapeute en USP et en gériatrie : rêve ou réalité ?

*Rencontre entre l'art-thérapeute Sandra Meunier
et le psychiatre John Strauss*

● S. Meunier*, J. Strauss**

C'est à la radio que je l'ai entendue la première fois ; une femme qui travaille comme clown dans un hôpital gériatrique.

Intéressant comme façon de donner un peu de joie, peut-être, aux gens qui s'apprêtent à mourir. Mais plus j'en entendais, plus je me demandais s'il ne s'agissait pas, en réalité, de quelque chose de très particulier qui pourrait même influencer le cours de la vie, agir sur celui de la maladie d'une personne gravement atteinte. Pensant à mon domaine, je me disais que cela pourrait peut-être même s'appliquer à quelqu'un qui est atteint d'une maladie mentale grave.

Il y avait quelque chose de très intelligent, de très perceptif dans ce qu'elle disait à l'intervieweur. Cela m'a amené à penser que, comme en médecine, où il y a des médecins ordinaires et des médecins très doués, il y avait peut-être aussi des clowns très doués, connaissant bien des choses sur la condition humaine et sur certains aspects de la maladie.

J'ai donc visité son site Internet. J'ai noté son numéro de téléphone, je l'ai appelée, et nous nous sommes rencontrés au café Rostand. Nous avons fait en sorte que je puisse la regarder travailler dans les unités de l'hôpital. Au café, les idées et la sagesse de Sandra m'ont beaucoup impressionné. Pourtant, je demeurais sceptique quant à la valeur de ce qu'elle faisait.

En la regardant à l'hôpital, au début, je me demandais pourquoi j'étais venu. Elle a revêtu sa tenue de clown : chapeau bizarre, rouge au bout du nez, nattes tenues à l'écart par des fils de fer, chemisier fleuri et coloré un peu farfelu et, caché par sa ceinture, un lecteur MP3 d'où sortaient des chants d'oiseaux et parfois des mélodies. Elle m'a demandé un moment pour être seule afin d'entrer dans le personnage d'Anabelle la clown.

Et puis elle est entrée dans les unités ; je me tenais à l'écart, plusieurs pas derrière elle, comme quelqu'un qui serait venu dans l'unité visiter un parent. En l'observant, je me suis aperçu que quelques patients et membres du personnel l'avaient à peine saluée. Mais le plus grand nombre d'entre eux la saluaient en souriant.

Je connais bien les hôpitaux. J'y ai passé une moitié de ma vie, comme étudiant en médecine, puis interne, médecin, chef de service, directeur d'hôpital et chercheur. Des sourires, on n'en voit pas beaucoup, a fortiori dans des unités peuplées par

des patients atteints de maladies graves ou dont la mort est proche. Bien entendu, je ne pouvais pas suivre Anabelle dans les chambres où elle allait pour parler aux patients dans leurs lits, ou l'écouter quand elle s'adressait aux parents assis en petits groupes au salon. Mais, là aussi, j'ai vu beaucoup de sourires, beaucoup de bras se tendre pour lui serrer la main, beaucoup de regards sérieux également, pendant les discussions qu'elle avait avec les patients.

Je me souviens surtout d'une vieille femme qui n'avait pas voulu lui parler lorsqu'elles s'étaient croisées dans le couloir. Puis, quand Anabelle est entrée dans la chambre d'une autre patiente, cette vieille femme s'est avancée sur le pas de la porte, un peu, pour la regarder, puis un peu plus... Elle est même venue lui parler, avant de quitter la chambre, timidement et lentement. Les sourires, les rencontres si appréciées, l'ambiance à la fois de joie et de sérieux... Je n'avais jamais vu pareille chose au long de toutes mes années de travail dans des hôpitaux.

En me souvenant du général qui regardait une charge folle pendant une bataille et disait : "C'est beau, mais ce n'est pas la guerre", je me suis demandé si le travail d'Anabelle était beau mais sans avoir rien à voir avec les soins, la maladie ou la guérison. Après y avoir réfléchi un peu, je suis arrivé à d'autres conclusions.

Après tout ce que j'ai vu et entendu dans mes expériences de soin et de recherche en psychiatrie, je pense que ce que fait Anabelle peut avoir beaucoup d'importance.

J'ai aussi pensé aux pièces de théâtre de Shakespeare et à l'histoire des clowns et des "fous" qui pouvaient parler à n'importe qui sur n'importe quel sujet, tant leur manque présumé d'importance et de responsabilité, aussi bien que leur courage et leur adresse, les mettait à l'écart du reste de la vie quotidienne.

J'essaie ces jours-ci de comprendre comment tant de patients atteints d'une maladie psychiatrique grave et dont l'état s'est amélioré parlent souvent de choses tout à fait en dehors des théories médicales et psychiatriques courantes. Nous avons mené des recherches très poussées au sujet du suivi de ces patients. Ils disent souvent que l'amélioration de leur état est due au fait que quelqu'un les a pris au sérieux, ou que "c'était ma volonté d'aller mieux qui finalement a fait la différence".

Ces idées, à mon avis, sont très importantes. J'ai ailleurs écrit plus avant sur ce sujet.

Ici, c'est le travail de Sandra Meunier en personnage d'Anabelle que, je pense, nous devons prendre très au sérieux.

* Art-thérapeute, Bagneux. Site : clownsympa.com ; Email : bichedusoleil@free.fr

** Psychiatre et professeur à l'université de Yale, États-Unis.

SANDRA MEUNIER, ART-THÉRAPEUTE CLOWN

“Art-thérapeute de formation, j’interviens à l’hôpital depuis plusieurs années en clown-elfe.

L’idée d’oser ce personnage auprès d’adultes hospitalisés est née après une expérience en service de neurologie.

Devant travailler rapidement et voulant exercer mon métier dans les hôpitaux, j’ai postulé pour un emploi d’animatrice à l’hôpital. L’entrée dans l’enceinte de la forteresse hospitalière est très difficile pour un art-thérapeute, voire impossible si l’on n’est pas d’abord répertorié dans les grilles administratives en raison d’un quelconque métier de soignant. En tant qu’art-thérapeute, on n’entre pas dans les cases!

En revanche, ce n’était pas difficile d’entrer avec le statut d’animateur. C’était juste ingrat pour moi. Ma fonction consistait à aller chercher les patients atteints de maladie neurologique dans leur chambre et à les amener dans une grande salle d’animation. Là, un artiste venant de l’extérieur exerçait sa pratique avec, il faut bien le dire, plus ou moins de finesse. Je devais donc renoncer pour un temps à ma formation d’origine et être spectatrice impuissante. Je voyais ces corps meurtris au balancement incontrôlé, ces visages bizarrement expressifs et ces émotions étrangement exprimées ou refoulées. Les journées étaient, de ce fait, difficiles, car je me sentais impuissante à accompagner ces êtres en si grande souffrance. Souvent, je tentais discrètement une approche relationnelle quand les patients étaient en atelier peinture. Mais en vain. Personne ne s’abandonnait et ne racontait l’angoisse de la maladie ou de l’enfermement.

Un jour, la responsable de l’animation m’a demandé si je n’étais pas clown dans la vie. Pas facile de se reconnaître clown car l’idéal est élevé. Je me référais à des maîtres en la matière comme Chaplin et je pensais alors: “Je ne suis pas clown mais je le travaille.” Et puis, je pensais aux patients. Comment vont-ils réagir? Peut-être vont-ils penser que je les infantilise. Cette impression était pour moi la pire des choses car c’est la maladie fréquente de l’hôpital. Et puis j’ai craqué, j’ai osé. Je me suis dit que, si je n’avais pas la chance de proposer un atelier d’art-thérapie, je pourrais proposer l’art-thérapie en personnage. Si je suis moi-même en création, je vais transmettre le processus créatif. C’est comme ça que tout a commencé. Je suis arrivée en Anabelle (nom de mon clown) sans prévenir les habitants de l’hôpital. Ils ne m’ont pas reconnue. Fait étrange, sans me ‘connaître’, ils m’ont raconté toutes leurs angoisses. Ils ont exprimé beaucoup d’émotions enfouies, et ont aimé être proches de cet étrange personnage. Ils ont tellement ri, pleuré, raconté leur vie et leur détresse... En résonance, je leur donnais des clés d’acceptation de leur condition, des moments de partage authentique, des instants de tendresse et de douceur, de vrais moments d’attention à leurs visages sans voix ou à leur cris. Sans jugement, je les invitais à affirmer leur différence quand leurs histoires paraissaient peu cohérentes. L’histoire du clown sympathique-empathique a commencé ainsi.

Maintenant, j’interviens depuis trois ans en unité de soins palliatifs et psycho-gériatrie à l’hôpital Bretonneau, à Paris. C’est là

que le Pr Strauss est venu étudier de plus près mes spécificités de thérapeute, dont le ton est léger mais les propos profonds. Plutôt que de grandes théories et démonstrations pour expliquer ma pratique, voici quelques petites histoires qui mettent en scène le travail thérapeutique vécu à l’hôpital.”

Témoignage de patient en neurologie

“Voici un extrait de l’entretien que j’ai eu avec un des patients en neurologie au sujet de mes interventions en clown. Il ne savait pas que le clown et moi étions la même personne.

“Moi: Qu’est-ce qu’elle représente pour vous, Anabelle?

Lui: La joie de vivre.

Moi: Quand elle est venue vous voir, que vous a-t-elle apporté?

Lui: Elle permet de s’évader.

Moi: Ah oui, pourquoi?

Lui: La clown montre que la vie a une autre face. On ne peut pas dire que la vie s’arrête. Il faut aller plus loin, s’absenter dans le futur. Il ne faut pas rester sur les peccadilles.

Moi: Qu’est-ce que ça vous a fait de la rencontrer?

Lui: Ça fait du bien. Parce que vous avez des réponses en face. Elle a une façon de voir les choses. Si quelqu’un lui dit “le ciel est bleu”, pour elle ce n’est pas bleu.

Moi: Ah bon, et comment il serait?

Lui: Elle donnerait la définition du ciel. Elle mettrait des nuages emportés par le vent. Et c’est vrai, le ciel n’est jamais bleu.”

En incarnant ce petit personnage fantastique, j’essaie de les distraire tout en leur permettant de s’interroger sur ce qu’ils traversent. La forme est légère et le fond est plus grave...”

L’appel de la légèreté

“Parfois, il y a des demandes précises: les aider à rester dans une légèreté jusqu’au dernier moment.

Je pense à cette patiente, ancienne professeure d’économie, atteinte d’une maladie qui risque de lui faire perdre ses facultés intellectuelles et physiques au fur et à mesure. Dans l’avancement de la maladie, elle a peur mais elle est très heureuse de ma visite. ‘Je voudrais rester dans la joie et l’amour jusqu’au bout’. C’est une demande expresse qu’elle me fait, comme une requête. Moi, je suis là et peux l’aider, peut-être...

Alors qu’elle se renferme et n’accepte presque plus personne, elle réclame encore ma visite, pendant laquelle nous évoquons ses craintes et la joie de son enterrement futur, qu’elle souhaite festif et réunissant des personnes différentes pour qu’elles échangent de bons moments.

Voici ce qu’elle écrit un jour sur le clown que je suis, Anabelle. Elle l’écrit d’ailleurs sur le tableau lisible par toute l’unité. La ponctuation est absente, la phrase est bancal, mais l’intention demeure.

‘On souffre ici mais quand Anabelle fait surgir de son sac à musique le bonheur nous envahit tous à pleine volée merci Anabelle.’

Par ma présence, les patients retrouvent leur légèreté. Ils puisent en moi la fantaisie qu'ils cherchent en eux.”

Les portes

“Il est arrivé plusieurs fois que des patients me décrivent des portes. L'angoisse est alors forte, car ils ressentent que le départ est proche.

Image symbolique ou réalité? Pour l'équipe soignante, c'est un délire. La fonction symbolique d'Anabelle est d'être sans jugement et d'accepter toutes les phases de délire des patients, pour les accompagner dans leurs images.

Pour avoir accompagné cette dame dans son imagerie terrifiante, j'ai l'impression d'avoir fait un chemin avec elle dans un monde qui existe vraiment.

Quand j'entre, la patiente est très agitée. Elle regarde sur les côtés et semble effrayée.

“Elle: Ferme la porte. Mais ferme-la... non, celle-ci, ouvre-la! Oh la la, toutes ces portes!...

Je suis avec mon partenaire clown et nous acceptons sa proposition. Nous fermons des portes virtuelles, nous en ouvrons d'autres. Et puis encore et encore, sous ses conseils, nous refermons bien fort une autre porte, dans l'espace de sa chambre...

Nous: Tu en vois beaucoup?

Elle: Ben oui, il y en a partout!

Nous: Ah oui, je les vois bien. Mais sont-elles fermées ou ouvertes?... À moitié ouvertes?

Elle: Oui, c'est ça (soulagée de trouver les bons mots).

Nous: Ça t'angoisse beaucoup?

Elle: Ben oui, quand même...

Nous: Parce que, si elles s'ouvrent complètement, c'est pour t'inviter à les franchir? C'est pour que tu passes de l'autre côté?

Elle: Oui, c'est exactement ça.

Nous: Et ça, c'est angoissant?

Elle: Oui.

Nous: Mais toi, tu as le choix.

Elle: Pour l'instant, oui. Mais il faudra bien y aller.

Nous: Oui, c'est vrai... Mais ce n'est pas le moment maintenant.”

Elle a semblé s'apaiser à cette réponse, comme si elle reprenait son libre arbitre. Son véritable choix de départ lui appartient tout de même...

Il faut bien imaginer que toute cette discussion se fait en alternance avec l'ouverture et la fermeture de ces portes virtuelles et dans toute l'exubérance du clown qui prend très au sérieux l'angoisse de la patiente. Je suis même en résonance émotionnelle dans ma manière de poser les questions, dans les mimiques et ma façon de bouger mes mains.

Je décale ainsi tout le temps la manière de ressentir et de gérer les événements, à la manière de l'elfe-clown, très investie émotionnellement et physiquement. L'objectif est de rester en personnage

imaginaire le plus souvent possible. Seules les “visualisations-relaxations profondes” sont faites avec ma voix ordinaire. Le reste du temps, j'essaie toujours de transposer la réalité dans un autre univers, avec une autre façon d'aborder et d'exprimer ma sensibilité.

C'est pour cette raison qu'avec l'autre clown, nous avons encore joué à fermer ces portes et, surtout, nous sommes passés de l'autre côté de la porte pour lui montrer qu'on était encore là. Puis on a passé beaucoup de temps à ouvrir et à fermer la “vraie” porte de sa chambre.

Que de mouvements dans toute cette confusion!

Que de vérité dans ces images, et une vraie angoisse: la peur de mourir.”

La parole miraculeuse

“Et puis, il y a des moments comme ceux-ci. Des moments de grâce où l'amour pour la vie est réveillé alors que la mort avait pris toute la place.

Ça, c'est vraiment la force du clown: redonner l'envie de vivre, de parler et d'aimer...”

Depuis un mois, je visite un patient en neurologie long séjour qui ne parle plus. Il souffre d'une maladie rare et dégénérative et ne parle plus depuis des années. Par le regard, nous avons une très grande communication. C'est toujours un plaisir particulier de le rencontrer car nous rions beaucoup, par les yeux ou par la bouche...

Ce jour-là, j'arrive dans sa chambre extrêmement enjouée, avec *O Happy Day*. Je sais qu'il adore la musique. C'est la première fois que j'arrive avec un gospel. J'entre, dynamique, et immédiatement il claque des doigts et articule des paroles. Bizarrement, en tout cas pour moi, des sons sortent de sa bouche. Sons aux allures de râles, mais sons tout de même. Pour quelqu'un qui ne parle pas du tout, c'est quand même complètement fou, ce qui se passe sous mes yeux et sous mes oreilles.

“Moi: Wouahou! Mais tu chantes?!

Lui sourit et bat la musique. La musique s'arrête.

Je réitère: Wouahou! Mais tu chantes!

Il répond: Oui.

Moi: Wouhouou! Mais tu parles!?

Lui: Oui.

Moi: Mais c'est énorme, inattendu, incroyable...

Mais quelqu'un d'autre sait que tu parles?

Lui: Non.

Moi: Même pas ta mère? (Elle vient le voir tous les jours depuis des années)

Lui: Non.

Moi: Mais il faut le dire! Le dire à l'orthophoniste.

Lui: Non.

Le non est souvent marqué de la tête, plus que murmuré. C'est trop difficile.

Quand un son sort, il est prolongé d'un claquement de langue...

Moi: Je comprends. Ce sera notre secret.

Lui: Oui.

Pour fêter ça, je mets une musique, style salsa. La musique lui plaît, car il me fait un pouce levé.

Soudain, il semble prendre sa respiration et s'apprêter à tousser. Seulement, il ne tousse pas.

Lui : Y a pas la voix qui arrive ?

Il le demande par rapport à la musique. Drôle, quand même, comme première phrase pour quelqu'un qui, justement, n'a plus de voix.

C'est une musique au piano et c'est vrai que personne ne chante. Juste une mélodie instrumentale.

Moi : Et toi, tu parles ? Mais c'est donc vrai ?... C'est magnifique ! Il sourit.

Moi : Ça fait combien de temps que tu ne parles plus ?

Lui : 2 ans.

Moi : Wahou ! Mais pourquoi ne parlais-tu pas ?

Il recommence alors, s'apprête à tousser, mais, à la place d'une quinte de toux, une phrase lancée sort très vite.

Lui : J'avais pas envie...

Puis il tousse beaucoup. Visiblement, ça le fatigue énormément, de parler. Réentendre ses cordes vocales, ce doit être une expérience intense et assez incroyable pour lui. Pour moi, en tout cas, ça l'est.

Parfois, il veut me parler, mais il ne fait que tousser. Sa voix est cassée, déformée, laide à l'oreille, mais si douce au cœur.

Il lance soudain trois ou quatre pardons à la suite.

Moi : Pardon ? Mais pardon de quoi ? Ne t'excuse pas de sortir des sons. C'est que du bonheur. Ne sois pas gêné.

Pas avec moi, je t'en prie !

Puis nous passons de longs moments à écouter des musiques différentes. C'est un vrai mélomane. Il ferme souvent les yeux pour apprécier davantage.

Moi : Mais pourquoi tu parles maintenant ?

Il me montre du doigt.

Moi : Je veux que tu me le dises.

Lui : C'est pour toi.

C'est à ce moment précis qu'Anabelle craque. Je tressaute, pousse des petits cris de joie, propres au clown, et je respire fort, très fort. Je m'excuse à mon tour.

Moi : Pardon. Ça fait ça quand je suis en joie... Il faut que ça sorte !

Je lui rappelle ainsi que, moi aussi, je fais de drôles de sons qui peuvent étonner mon entourage. Nous sommes tous particuliers et bizarres quelque part !

Je recommence à lui demander si on peut le dire à d'autres. Il me dit non avec la langue contre les dents et avec son doigt...

Je n'insisterai plus.

Moi : C'est ton chemin, ta route. C'est toi seul qui décides...

Je reste plus d'une heure et je sens tout l'amour qu'il a pour moi monter de crans. Il ne veut pas que je parte. Ce qui est fou, c'est qu'un patient peut tomber amoureux d'un clown. Je le sais. Je sens la piste dangereuse. C'est aussi une piste de vie. Soudain, ma partenaire clown entre. Je demande au patient si je peux lui raconter l'aventure. Il accepte. Je lui explique que, s'il reparle, c'est parce qu'il a eu envie de chanter et que, si on lui avait mis de la musique plus tôt, cela fait longtemps qu'il aurait parlé. Il

acquiesce, mais me montre du doigt : il avait avant tout envie de communiquer avec moi. Oui, je le sais bien... Je reste encore auprès de lui, puis je m'apprête à partir.

Moi : Tu es merveilleux, tu sais...

Mais il me montre du doigt comme pour signifier que c'est moi. »

Le chemin de l'amour pour soi est très long. Quand va-t-il s'aimer autant qu'il m'aime ? Quelle immense culpabilité le ligote au lit ? Je ne peux rien pour lui, pour eux. Je peux simplement leur amener de l'aération et de la légèreté. »

“ L'imaginaire du départ

“ Le travail que je propose par le biais du clown et de la thérapie par l'imaginaire autorise à parler d'une manière poétique du départ et des aides. C'est exactement ce que peut apporter ma présence, entre clown et féerie : des discussions à plusieurs étages.

“ **Moi** : Aujourd'hui, nous sommes le 16 mai.

Elle me sourit quand j'entre.

Moi : Comment vas-tu ?

Elle : Oh, je suis fatiguée. Je vais vers mon destin.

Moi : C'est bientôt la fin du chemin ?

Elle : Oui

Moi : Tu as peur ?

Elle : Non (silence). Mais pour ce long voyage, il faut des ailes pour s'envoler.

Je suis émerveillée par ses propos, si clairs et poétiques.

Moi : Tu en as ?

Elle : Oui

Moi : De quelle couleur sont-elles ?

Elle : De couleur blanche et or.

Me voilà rassurée sur son départ.

J'ai appris par les infirmiers qu'il y avait eu cette nuit une alerte pour elle. Sa famille est venue en urgence à 2 heures du matin. Mais non, ce n'est pas fini. Elle est bien vivante.

Nous parlons de choses et d'autres. Seul profiter de l'instant présent semble l'intéresser. Nous écoutons de la musique les yeux fermés, main dans la main.

Elle : Tu l'aimes bien ?

Moi : Qui ?

Elle : L'être de la terre.

La question me semble bien énigmatique, mais mon rôle consiste à tout prendre, tout accepter comme vrai et comme support thérapeutique.

Moi : Bien, oui... Il est venu te voir ?

Elle : Oui.

Moi : Il ressemble à quoi celui-là, car j'en connais moi aussi ! (Je pense à mes autres amis les trolls...). Il n'avait pas un gros nez ?

Elle : Pffff... Ben non ! Elle semble agacée et déconcertée par ma question.

Moi: Ah... Eh bien, à quoi ressemble son visage?
Elle: Il ressemble... à l'évidence.
 Que c'est poétique! Que c'est profond!
Moi: Et que vient-il te dire?
Elle: Il me donne du courage, il me dit d'être patiente...
 Mais soudain, elle doute.
Elle: Peut-être n'existe-t-il pas?
Moi: Ben, et moi, je n'existe pas non plus?
 Elle me regarde en souriant.
Elle: Non, tu n'existes pas. Tu n'es pas réelle.
Moi: Eh bien, je suis aussi réelle que cet être de la terre.
 Nous sommes tous les deux là pour te donner du courage
 et t'apaiser.
 Je souris. Elle me sourit en retour et semble très heureuse.

Je pense aussi à une autre séance avec elle au sujet de présences
 réconfortantes.

Elle: Il y a quelques jours, j'ai vu les cloches.
Moi: Ah oui? Et où?
Elle: Ben, dans le ciel!
 Elle me répond avec un sentiment d'évidence déconcertant.
Moi: Elles te disaient quoi, ces cloches?
Elle: C'étaient des cloches d'encouragement.
Moi: Ah, bien sûr! C'est bien leur fonction...
 Et que te disaient-elles?
Elle: Eh bien, elles me disaient que j'avais le choix.
 Ou je viens vers elles, ou je reste avec ma maladie.
Moi: Et alors, tu as dit quoi?
Elle: Que ce n'était pas le moment...?

J'ai constaté à de nombreuses reprises ces présences réconfortantes
 chez les patients en fin de vie. Elles sont souvent là pour préparer,
 apaiser les personnes au moment ultime. Mon personnage assiste alors,
 émerveillé, à tout ce préparatif dans le plus grand des secrets.
 J'écoute les mourants qui me racontent la fin du chemin et, par
 la dimension de rêve de la clown elfique, j'accompagne leur

perception avec bienveillance. Les aides apparaissent effectivement
 sous plusieurs formes : ce sont des êtres vivants (animaux, êtres
 humains connus ou inconnus), des formes associées à la religion ou à
 des espaces de nature.
 Sans jugement, j'accepte leurs visions du départ accompagné. Ils
 sont alors soulagés d'être enfin entendus, pris au sérieux. Même si
 c'est par une clown féérique, cela compte beaucoup pour eux. Je
 suis dépositaire et témoin de leur réalité la plus intime.
 Entre la vie et la mort, il existe des espaces très particuliers,
 entre rêve et réalité. Leur donner une place essentielle est la
 fonction d'Anabelle-clown.
 Qu'il est bon de voir ces personnes en fin de vie s'autoriser à les
 vivre et rester vivantes jusqu'au bout du chemin!?"

CONCLUSION

Pourquoi tout ce que Sandra Meunier décrit dans les histoires
 précédentes est-il important?
 C'est justement la question que je me posais. C'est beau, ce
 qu'elle fait, mais est-ce important? Et, si oui, pourquoi? Selon
 moi, c'est important parce qu'elle réussit à écouter vraiment les
 expériences des patients. L'art-thérapeute-clown n'essaye ni de
 changer ces expériences, ni de faire des interprétations. Elle tente
 juste d'accompagner ces patients, d'une façon non traditionnelle.
 Elle écoute et elle répond comme si ce que dit le patient était
 vrai; vrai au moins du point de vue du patient.
 J'en viens à la conclusion que, paradoxalement, écouter, poser
 des questions, sans la responsabilité de soigner, libèrent le patient
 et le thérapeute. Cela ne devrait pas être ainsi, mais c'est un fait.
 Apprendre à regarder ou à entendre sans être aveuglé par des théo-
 ries ou des responsabilités est en fait extrêmement difficile.
 Je pense que ce que Sandra Meunier propose dans son travail
 est une ouverture à nos approches thérapeutiques. Elle a trouvé
 une méthode pour regarder, écouter, et prendre un patient au
 sérieux. Cette démarche devrait beaucoup contribuer à faire
 évoluer nos soins dans les années à venir. ■

À tous nos lecteurs, à tous nos abonnés



*La Lettre du Psychiatre
 vous souhaite de tout cœur un bel été et vous remercie
 de la fidélité de votre engagement*

Bonnes lectures ensoleillées et rendez-vous dès la rentrée

